

# SOLARIS

Science-fiction et fantastique



## Le volet en ligne

- 145** Une Asie fantastique  
et merveilleuse  
René Beaulieu
- 163** Lectures  
D. Jetté, S. Lermite,  
R. D. Nolane et J. Pettigrew
- 167** Sci-néma  
Hugues Morin et Daniel  
Sernine

N° 142

Gratuit





## *Une Asie fantastique et merveilleuse*

*Petite bibliographie commentée*

*par René BEAULIEU*

Cet article, guide de lecture et choix volontairement incomplet et limité à ce qui est disponible en français, mais bien représentatif, n'esquisse certes pas un paysage exhaustif des mythes et légendes asiatiques à travers l'œuvre des auteurs de l'imaginaire (il aurait bien fallu plus de cent pages ici !), mais une présentation de certains des plus intéressants récits de fantastique et fantasy comprenant des thèmes, mythes, personnages ou décors de l'Extrême-Orient. Des choix difficiles se sont imposés durant cette ballade en merveilleux oriental, surtout pour des raisons pratiques.

J'ai donc écarté des parutions aussi excellentes et indispensables que **The Elephant Vanishes** de Haruki Murakami (Knopf), **What The Maid Saw: Eight Psychic Tales** de Yasutaka Tsutsui (Kodansha International), **The Embroidered**



**Shoes** de Can Xue (Holt), la superbe novella « The Fairy Of Ku-She » (« The Snow Fairy ») de Lucie Chin dans Terri Wilding (anth.), **Feary!** (Ace Books), le « Little Beauty's Wedding » de Chang Hwang, dans Ellen Datlow et Terri Windling (anths.), **The Year's Best Fantasy and Horror: Tenth Annual Collection** (St. Martin's/Griffin), l'excellent recueil **Wong's Lost and Found Emporium and Other Oddities**, de William F. Wu (Pulphouse Publishing), la série des cinq livres plein d'humour et de magie consacrés au raconteur d'histoires Kai Lung par Ernest Bramah (Oxford University Press), les extraordinaires romans **The Night-ingle** (Ace Books) et **Little Sister** (Harcourt Brace) de Kara Dalkey, les tout aussi superbes et poignants **The Unconquered Country** (Bantam Books) et **The Child Garden** (Bantam Books) de Geoffrey Ryman, les très bons livres pour jeunes de Laurence Yep ou certaines nouvelles de Jane Yolen, l'unique **The Magician Out of Manchuria** de Charles G. Finney (Donald M. Grant), **Silk Road** de Jeanne Larsen (Holt), l'hilarant **Escape From Kathmandu** de Kim Stanley Robinson (Tor Books), l'uchronique **Journey To Fusang** de William Sanders (Popular Library), et l'émouvant « Whispers » de Maurenn F. McHugh et David B. Kisor, (**Isaac Asimov's Science Fiction Magazine**, mars 1993) ainsi que plusieurs dizaines d'autres et qui feront probablement l'objet d'un prochain article.

Je ne parlerai pas non plus de récits de voyages réels ou en partie imaginaires, comme **Le Livre des merveilles** de Marco Polo, et ne ferai qu'effleurer le vaste domaine des mondes asiatiques cachés ou perdus, ne retenant que les ouvrages les plus représentatifs.

Pour le reste, dans mes recherches et mes souvenirs de lecture, j'ai souvent privilégié comme critère la disponibilité des livres et nouvelles, ne mentionnant que les éditions les plus pratiques ou courantes.

Comme pour toutes les littératures semblables de par le monde, on notera que, surtout à l'origine, on y emprunte fortement aux traditions du conte oral, des mythes, religieux ou profanes, aux légendes, textes sacrés, voyages fantastiques, utopies et autres visions morales ou même philosophiques. Les choix faits ici en tiennent compte, mais sans excès.

R. B.

### Auteurs asiatiques

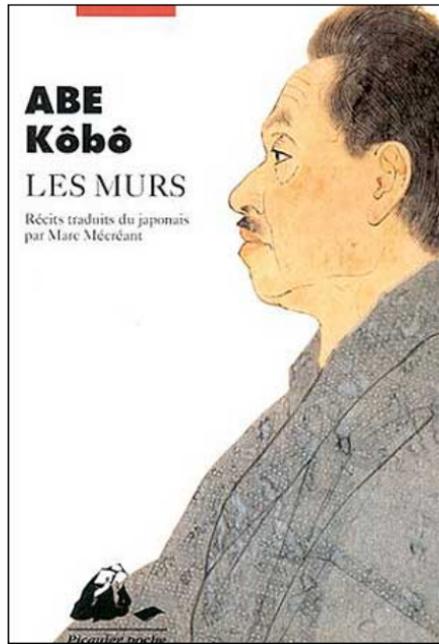
Kôbô Abe, **Les Murs**,  
Philippe Picquier éditeur.

Un ensemble de six excellentes nouvelles (pour la plupart fantastiques) de l'un des meilleurs auteurs de la littérature contemporaine japonaise (Prix Nobel, entre autres), qui touche très souvent aux domaines de l'imaginaire et dont même les textes *mainstream* font la part belle à l'étrange, avec une écriture parfois difficile ou presque « expérimentale », mélangeant littérature occidentale et fond culturel

des îles du Soleil-Levant. On trouvera ici des labyrinthes, la recherche de l'identité, l'exploration de la très mince et parfois bien poreuse frontière entre le rêve, l'imaginaire, le réel et l'illusion (un peu comme chez P. K. Dick), l'exploration des mondes « intérieurs » et « extérieurs » des personnages et même quelquefois ce qui ressemble à de la science-fiction, le tout enveloppé dans un style superbe.

Ueda Akinari, **Contes de Pluie et de Lune**, Le Livre de Poche.

Un admirable recueil de neuf nouvelles fantastiques, variantes originales et habiles écrites à partir de sources folkloriques, se rapportant essentiellement au thème du revenant (amoureuses disparues ne pouvant quitter l'être aimé, guerriers revenus sur les lieux de leurs anciennes batailles, femmes jalouses devenues esprits vengeurs et rancuniers, retour au monde causé par la folie de la passion exclusive, visite de l'esprit de l'or, de la neige, des arbres), par un superbe écrivain « classique » des lettres japonaises, à l'écriture ample et poétique, un peintre extrêmement habile à créer et rendre atmosphères, paysages, ambiances particulières et surtout la lente irruption du surnaturel durant ces époques de



la « Lune des Pluies » évoquées par le titre de l'ouvrage et toujours particulièrement propices aux diverses manifestations de l'autre monde et de ses habitants. Un livre capital du fantastique de l'Archipel, dont la lecture s'avère essentielle et pleine de plaisirs nombreux et renouvelés.

Jirô Asada, **Le Cheminot**, Philippe Picquier.

Une tempête de neige dans l'île d'Hokkaidô et un vieux chef de gare qui voit apparaître le fantôme de sa petite fille. L'étonnement et même les miracles semblent alors faire irruption dans la réalité la plus ordinaire pour la transformer.

Wu Ch'eng En (Wou Tch'eng Ngen), **Hsi Yu Ki (Le Pèlerinage vers l'Occident)**, Seuil et Gallimard/La Pléiade (autres titres: **Si You Ki (Le Voyage en Occident)** ou **La Pérégrination vers l'Ouest**).

Cet énorme roman chinois du XVI<sup>e</sup> siècle, œuvre majeure et bien dans la tradition nationale (mélange de roman de voyages et d'aventures fantastiques, picaresques et philosophiques, autant que poétiques et... métaphysiques, ou presque) forme une unique et très étonnante espèce de « trilogie de fantasy » de cent chapitres dont la première section nous décrit une création de la Terre par la pure essence et émanation du Paradis où, par exemple, un rocher pourra devenir « enceint » par magie et donner naissance à un singe de pierre (basé sur un personnage de contes et légendes très connu et très important de la mythologie chinoise) bien désireux d'étudier les arcanes de l'ésotérisme et de la philosophie. Une seconde section décrit le voyage de l'étudiant simiesque qui deviendra l'un des quatre compagnons protecteurs de Hsuang Tsang (un moine bouddhiste réel et historique, envoyé en Inde par l'Empereur de la Terre-du-Milieu pour ramener en Chine des écrits sacrés), durant lequel, avec son intelligence et sa magie, le Singe affrontera et triomphera de dragons, ogres et mauvais esprits de tous genres. Dans la troisième section, le Singe deviendra un saint bouddhiste. C'est un chef-d'œuvre, à la fois beau, profond et absurde au sens lewiscarrollien du terme, et il tracera la voie d'une bonne part de la future fantasy chinoise. Pour ceux qui voudraient s'y initier en douceur, peut-être un peu effrayés par l'ampleur de l'œuvre, on conseillera la lecture d'un bel épisode extrait du roman, très bien et abondamment illustré, paru sous le titre **Le Roi des singes** chez Folio Junior.

Collectif, *Contes du Japon* (4 volumes): **La Danse des chats, Le Miroir de Matsuyame, Le Prince Éclipse et le prince Éclat, Le Moineau à la langue coupée**, Philippe Picquier éditeur.

Contes anciens et légendes, le plus souvent fantastiques, recueillis sur place par des Britanniques, avec la présence, entre autres, de chats spectres, de bijoux qui contrôlent les marées et de miroirs qui doivent assurer la fidélité. Un accès utile à certains récits du folklore japonais.

Collectif, **Voyages en d'autres mondes**, Philippe Picquier-Bibliothèque Nationale.

Recueils de cinq contes, mythes et récits présentant mondes merveilleux, palais de dragon, pays éternel, mont des immortels et êtres de légendes.

Ling Mong-tch'ou et Feng Mong-long, **L'Honnête Commis Tchan – Contes chinois**, Folio Junior.

Ce recueil fantastique offre certaines des plus célèbres nouvelles du genre parues en Chine ancienne, toutes basées sur des récits et mythes populaires. Des quatre écrites par le premier auteur, on retiendra particulièrement « La Déesse de la mer amoureuse d'un marchand » (rare représentation positive de la profession mercantile, considérée comme peu honorable à l'époque), « Le Manuscrit » (dans la tradition des écrits et objets magiques, souvent maléfiques) et « Les Trois Lettres de l'immortel » (au sujet évident). Et quant à la très célèbre nouvelle titre, du deuxième auteur, un classique des histoires de fantômes, si son caractère moralisateur a un peu vieilli (faire son travail honnêtement, se méfier des tentations de la richesse ou de « l'amour des mauvaises femmes » et surtout écouter sa mère aimante...), elle demeure un conte plein de verve et de trouvailles fort plaisantes. Dans ce domaine précis, ce me semble une lecture indispensable.

Collectifs, **Anthologie des mythes et légendes de la Chine ancienne, Contes de la Montagne sereine, L'Antre aux fantômes des collines de l'Ouest**, Gallimard.

Presque tout est déjà dit dans les titres de ces trois livres remplis de légendes, de folklore et d'exotisme: fantômes féminins faussement fragiles ou diaphanes, sombres magiciens, objets

magiques, lieux enchantés, hantés ou marqués par des événements dont les habitants préfèrent ne pas se rappeler, horreurs pendues dans les forêts secrètes ou les villages des campagnes superstitieuses, amours uniques et impossibles, sages moines, marchands, bandits et voleurs, aventuriers intrépides, peurs nocturnes, cruautés raffinées, humour et absurde. Ce sont d'indispensables ouvrages de base pour se faire raconter de bien étonnantes histoires.

Taisen Deshimaru, **Le Bol et le Bâton**, Albin Michel.

Un ensemble de cent vingt contes bouddhistes chinois et japonais traditionnels d'excellent niveau, plein d'humour et d'invention. Le surnaturel s'y fait une large place et le livre est une bonne initiation à cette « littérature d'ailleurs ».

Shaogong Han, **Femme, Femme, Femme**, Philippe Picquier éditeur.

Nouvelles de mystère, de légendes et de fantastique dans les montagnes, les champs, les villages et le long des cours d'eau de la campagne chinoise. L'Étrange à la rencontre du roman paysan...

Tomiko Inui, **Le Secret du verre bleu**, Fernand Nathan.

Un roman de fantasy moderne pour jeunes, tout empreint de lumière et de poésie, mais aussi des heurts entre la terrible réalité politique d'une certaine époque de l'histoire japonaise et les mondes magiques de l'enfance et du Petit Peuple. La famille Moriyama, et plus particulièrement la jeune Youri, sont en désaccord avec les gouvernants et leur politique d'expansionnisme agressif. Ils hébergent secrètement des lutins venus d'Angleterre, petits êtres descendant de nains et de fées qui se cachent dans leur jardin et leur maison à la merveilleuse bibliothèque. Gens ordinaires mis en présence d'une irruption de l'extraordinaire dans leurs vies, c'est là leur combat et leur résistance, secrets, discrets mais résolus, bercés par les histoires et les légendes issues des deux pays qui se déchirent dans la Guerre mondiale.

André Lévy, **Histoires extraordinaires de la Chine ancienne**, GF-Garnier-Flammarion.

Une anthologie de contes, nouvelles et légendes fantastiques et mythologiques, encore une très bonne initiation à l'imaginaire chinois traditionnel.

Ku Long, **Les Quatre Brigands du Huabei**, Philippe Picquier éditeur.

Bien dans la tradition de ces énormes romans d'aventures et de voyages de la littérature chinoise ancienne, parfois héroïques ou encore picaresques et humoristiques comme **Le Voyage en Occident**, où quatre bandits bons vivants et audacieux – presque sortis de l'esprit d'un improbable Dumas qui serait aussi fils du ciel – affrontent fantômes et créatures diverses et résolvent secrets ou énigmes dans un foisonnement d'interventions surnaturelles. On s'en fera une petite idée en évoquant les deux films bien connus sur les **Histoires de fantômes chinois**, mais il ne s'agit là que d'une comparaison très précaire pour donner au lecteur une meilleure idée de ce qui l'attend dans ces pages particulièrement mouvementées.

Kenji Miyazawa, **Le Bureau des Chats**, Philippe Picquier éditeur.

Contes de fantaisie et de mystère, d'histoires et de fables magiques, d'enfants, d'animaux, de plantes et même... d'étoiles.

Haruki Murakami, **La Fin des temps**, Le Seuil, Points.

Un thriller de SF satirique et très littéraire dans un futur proche, avec parfois une ambiance de roman policier *hardboiled* et une catastrophe majeure en vue, par un excellent auteur, très moderne et qui touche souvent aux genres de l'imaginaire : une guerre informatique se déroule dans un Japon tenu sous la coupe des puissants conglomérats de banques d'informations et de sociétés de communication. Le récit mélange deux histoires vues par un même narrateur pris



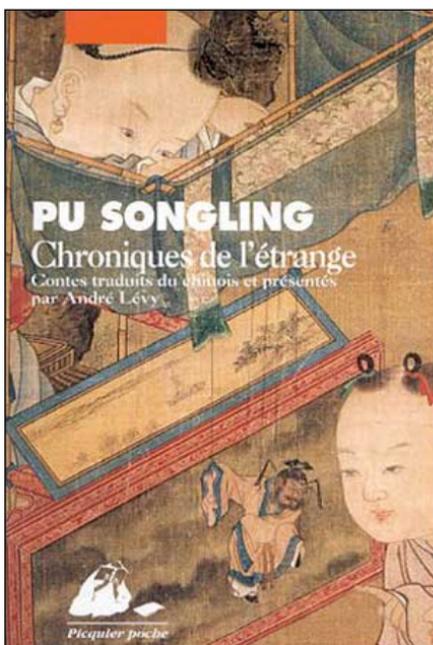
dans la terreur entre deux mondes, le sien, un bien impitoyable, terrifiant et contemporain « pays des merveilles » et l'autre, une contrée onirique de licornes à la robe d'or, celui de la fin du monde. Les deux fils se rejoignent en une fable étrange et presque mythologique, avec un effet bien particulier et très intrigant. On pourra lire également **La Course au mouton sauvage** et **La Ballade de l'impossible** (tous les deux dans la collection Points), deux romans d'une sorte de réalisme magique à la japonaise suprêmement étrange, à l'écriture intéressante, qui empruntent encore eux aussi au roman policier pour achever ici le mélange des genres.

Lek Nakarat, Jeanine Nakarat et Charles Juliet, **La Goutte de miel**, Philippe Picquier éditeur.

Un ensemble de douze contes populaires traditionnels thaï, d'inspiration bouddhiste, souvent fantastiques, sur la quête de la fortune ou de l'amour.

Nguyễn-Xuân-Hùng,  
**30 Contes Du Viêt-nam**,  
Flammarion.

Des récits d'animaux et de légendes traditionnelles du Viêt-nam expliquant, entre autres choses magiques et étonnantes, pourquoi les tigres ont des rayures ou pourquoi le Génie des Montagnes et celui des Eaux sont les pires des ennemis, tout en dénonçant cupidité, jalousie ou envie et en proposant l'humour, la fidélité, l'amitié et le recours à l'intelligence.



Songling Pu, **Chroniques de l'Étrange**, Philippe Picquier éditeur.

Contes chinois écrits par un érudit du XVIII<sup>e</sup> siècle, histoires de renards et de fantômes dans la grande tradition des mythes locaux, pleines de prodiges, maléfices et métamorphoses, entre

merveilleux, fantastique et horreur, que l'on pourrait situer entre Charles Perrault et E. T. A. Hoffman, une comparaison presque désespérée pour faire saisir ou comprendre l'importance et la résonance ultérieures que cette œuvre allait avoir sur le fantastique produit ensuite par les écrivains de l'Empire du Milieu !

Songling Pu, **Contes étranges du Cabinet Leao**, Philippe Picquier éditeur, et **Contes extraordinaires du Pavillon du Loisir**, Gallimard.

Un choix de courtes nouvelles étranges, magiques et fantastiques, décrivant la quête de vérité d'un homme voyageant des mondes connus aux inconnus, entre séduction amoureuse et enchantements mystérieux. Les thèmes de ces textes ont été souvent réutilisés ou modifiés ensuite par les auteurs chinois de fantastique ou de fantasy. Une influence majeure et indéniable sur une bonne partie de l'imaginaire chinois ancien et contemporain.



Songling Pu, **Le Studio des Loisirs**, 10/18.

Un ensemble des divers contes et fables fantastiques anciens réunis et rédigés durant des décennies par ce fin lettré, entre crépuscule et nuit, femme et renard. Ce livre se situe dans la droite ligne des deux précédents.

Akutagawa Ryûnosuke, **Rashômon et autres contes**, Gallimard, Le Livre de Poche.

Un véritable chef-d'œuvre que ce recueil de quinze nouvelles situées dans le passé, mais écrites par un des plus grands et des plus célèbres auteurs japonais du siècle précédent. La plupart de ces histoires, fantastiques ou psychologiques, explorent sans concession les mystères sombres et toujours complexes de l'âme humaine, souvent jusqu'au bord de sa perte dans l'irrationnel, en une écriture limpide et continuellement élégante, suscitant un

complet ravissement. Le réalisateur Akira Kurosawa, à partir des récits « Dans le Fourré » et « Rashomon », a créé un admirable chef-d'œuvre cinématographique. Voilà un véritable classique dans toute l'acception du terme, un livre à lire et à relire.

Shi Nai-an (et Luo Guan-zhong), **Au bord de l'eau**, Gallimard (La Pléiade) et Folio (2 volumes).

L'ultime saga et classique roman-fleuve picaresque de brigands, d'arts martiaux et d'aventures, parfois magiques ou extraordinaires. On y abat des arbres d'un seul coup de sabre et des tigres à poings nus, on y invoque le fantôme de son frère, on y rencontre un « messenger magique », on décoche des « flèches froides », on assiste à des « victoires par magie », à l'apparition de la Déesse du Neuvième Ciel ou à l'envoi d'écrits « célestes », on combat des Rois-Démons armés d'épées magiques et des « généraux mages de l'Eau et du Feu » et même les plus braves y tremblent devant une « vision de cauchemar ». Bref, c'est un livre énorme (plus de 2000 pages !), au souffle immense, d'une forme très dialoguée, tout en « histoires racontées ou rapportées », parmi les plus populaires de l'antique littérature chinoise, un livre torrentiel, plein d'inventions et de truculence, de bravoure et de farce, de ruse, de courage incroyable, de ribauderie et de poésie. Tous les justiciers, les hors-la-loi gentilshommes au grand cœur (des centaines de personnages, hommes et femmes, tous très colorés et particuliers, dont les 108 « brigands d'honneur », autant de représentants complexes et bien dessinés des différents membres de la société du temps), les victimes d'injustices, les révoltés du Céleste Empire, s'y rassemblent progressivement au fil des hasards, rencontres et batailles (autant d'occasions de nouvelles aventures pleines de rebondissements, de retours en arrière et de nouveaux récits dans le récit). Retranchés dans un repaire perdu dans des marais impénétrables (le « bord de l'eau » du titre), ils en sortent pour piller les riches, combattre les autorités, leurs agents et autres soldats et, parfois, redresser les torts, tels de joyeux compagnons d'un Robin des Bois asiatique. Le tout est écrit dans un style très vivant, alerte et savoureux, plein de verve et hautement réjouissant. C'est un captivant monument de délires divers, le miroir vivant d'une partie de la culture chinoise, un équivalent des pavés d'Homère ou de Dumas, dont la rédaction collective s'est poursuivie pendant des siècles, une œuvre à la lecture indispensable et au plaisir garanti.

Thich Nhat Hanh, **L'Enfant de Pierre et autres contes bouddhistes**, Albin Michel.

Un ensemble de dix récits merveilleux ou horrifiants visant à apprivoiser et transformer peur et souffrances de la vie.

### Auteurs d'origine asiatique

Annick Perrot-Bishop, **Les Maisons de Cristal**, Logiques et **Fragments de Saisons**, Vent D'Ouest.

Il faut lire les courtes nouvelles de cette auteure d'origine vietnamienne habitant Terre-Neuve, petits bijoux de SF ou de fantastique finement ciselés dans une langue superbe et somptuaire, mélangeant souvent la mythologie amérindienne pour les thèmes et une sensibilité asiatique pour l'atmosphère et la philosophie proposée, dans un contexte canadien ou un univers de science-fiction parfois inspiré de ces deux mondes bien différents. Ces contes, inquiétants ou enchanteurs, sont ramassés mais terriblement évocateurs. Il est vraiment dommage que cette auteure ne soit pas plus connue des autres lecteurs francophones.

Pham Duy Khiêm, **Légendes des Terres Sereines**, Philippe Picquier éditeur.

Contes du folklore annamite, vaguement taoïstes, souvent poétiques et subtils, écrits en français, offrant des histoires d'amour et d'amitié pleines de fées et de génies, de femmes triomphant par leur intelligence, mais satirisant aussi avec bonheur les autorités ou ceux qui dirigeaient cette « Terre sereine » qu'était l'ancien Viêt-nam.

### Nouvelles

S. P. Somtow (Somtow Sucharitkul), « Chui Chai », dans **Phénix 41**, Lefrancq.

Une nouvelle lyriquement terrifiante et très inhabituelle, étrange plongée d'un « yuppi » Californien dans un terrible maelström sexuel et émotionnel, une passion consumante et malade pour une ensorcelante jeune Thaï. Le texte commence très fort, avec un premier paragraphe exemplaire, et continue implacablement

sur sa lancée jusqu'aux abîmes qui englobent tout. Une très grande réussite.

S. P. Somtow, « Loterie macabre », dans Patrice Duvic (anth.), **Futurs pas possibles**, Pocket.

Somtow utilise encore ici, à bon escient, son héritage de légendes du pays thaï dans une histoire efficace oscillant constamment entre humour et frayeur, capable de moqueries envers ses compatriotes, mais du même regard ironique sur les préjugés occidentaux à leur égard.

S. P. Somtow, « Une soupe d'aile de dragon », dans André-François Ruaud (anth.), **Fées et gestes**, Bifrost/Étoiles vives.

Une excellente nouvelle de magie, science chinoise, géomancie et fantasy urbaine se déroulant à Bangkok.

### Auteurs européens ou nord-américains

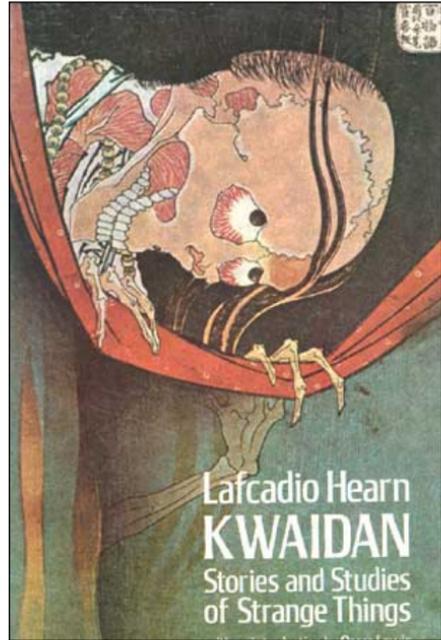
Charles G. Finney, **Le Cirque du Docteur Lao**, J'ai lu.

Un bien étrange cirque et ses êtres mythiques, dirigés par un mystérieux et puissant Chinois, le Docteur Lao, arrivent dans une petite ville campagnarde des États-Unis, provoquant d'abord le scepticisme, puis la curiosité, et enfin une véritable fascination sur la gente locale. Le cirque abrite en effet d'étonnantes créatures : licorne, changeforme, gorgones, chimère, sphinx, nymphes et satyre. Des événements étonnants, impliquant la population et révélant ses craintes, ses travers ou sa sensualité réprimée, commencent alors à se produire, la magie et le fantastique déferlant jusqu'à ce que le spectacle se termine dans une violence terrible et frénétique. Le cirque reprendra alors sa route, laissant les habitants qui furent les témoins de l'extraordinaire sans aucun souvenir de tout cela et libres de revenir à leur petite vie ordinaire... Ce roman insolite et déroutant, complète réussite sur tous les plans y compris celui de l'écriture, n'est pas sans rappeler un peu, même si tous les deux sont profondément personnels et originaux, le magnifique **Cristal qui songe** de Theodore Sturgeon. Il exerça, de l'aveu même de Ray Bradbury, une influence certaine sur son livre **La Foire des ténèbres**. Un pur délice, par un auteur trop

rare qui passa quelques années en Chine et dont une bonne partie de l'œuvre en conserve la trace.

Lafcadio Hearn, **Le Mangeur de Rêves**, 10/18 (paru également sous les titres **Fantômes japonais**, Union Générale d'Édition et **Kwaïdan**, 10/18).

De superbes versions (courtes et denses) établies à partir des récits traditionnels, oraux ou littéraires, recueillies ou directement créées dans la manière des anciens par Hearn (un Américano-Irlandais qui vécut une bonne partie de sa vie au Japon, apprit la langue, s'intégra très bien et avec délices au pays et à sa société, devenant pratiquement japonais lui-même). Des nouvelles pour la plupart fantastiques, presque toutes excellentes, et respectueuses de la sensibilité, de la mythologie et de la littérature concernées, avec leur dose d'horreur et de



terreur parfois, mais également leur poésie et des traces de philosophie bouddhiste. Elles explorent la plupart des thèmes classiques des contes, histoires et mythes nippons (émanations de la nature venues de la tradition shintoïste, esprits bénéfiques ou mauvais du panthéon bouddhiste, fantômes féminins, changeformes), offertes avec moult images fortes, étonnantes et surréalistes avant la lettre, beaucoup d'élégance, un réel amour de la nature, du pays et de ses habitants et une écriture très précise, évocatrice, magnifique, mais sans excès, laissant l'histoire parler par elle-même. Certains de ces contes ont été adaptés par Masaki Kobayashi pour son excellent film **Kwaïdan**. L'ouvrage révéla toute une littérature au grand public à l'époque et demeure un classique, « véritable petit musée portatif de l'horrible et du fantastique » local par un de mes écrivains préférés.

Lafcadio Hearn, **Mélanges japonais**, Albin Michel.

Des contes courts, magiques, effrayants, poétiques, plein d'images frappantes (par exemple une montagne de crânes humains que l'on escalade), tous tirés du folklore japonais, racontés, inventés ou réinventés par un grand auteur américain dans un livre magnifique.

James Hilton, **Horizons lointains**, J'ai lu.

Un classique de la fantasy qui connut un considérable succès à l'époque, et reste probablement le roman de « mondes perdus » le plus lu et le plus important depuis le **She** de H. Ridder Haggard. Après un écrasement d'avion dans l'Himalaya, un groupe d'hommes et de femmes découvrent une vallée perdue et l'utopique Shangri-La en plein Tibet, avec pour chacun d'eux d'importantes conséquences psychologiques, spirituelles et surnaturelles. Le livre (avec quelques autres) initia à l'époque une nouvelle ouverture de l'Occident à la spiritualité de l'Orient, plus intime et surtout plus populaire, très différente de celle exprimée dans les terreurs fantasmées du Péril jaune ou encore les rêves d'opium exotiques relatés dans les carnets des voyageurs. Des deux films qui en furent tirés, on retiendra surtout le plus ancien, de Frank Capra, un peu daté mais qui mérite encore qu'on le visionne.

Barry Hughart, **La Magnificence des Oiseaux, La Légende de la Pierre, Huit Honorables Magiciens**, Denoël.

Le premier livre de cette excellente et unique série de romans de fantasy à tendance policière se déroule dans une Chine mi-réaliste mi-imaginaire de l'époque des Tang, tirant sa matière fantastique des mythes et légendes chinois dans une vivante fusion de la magie et de l'histoire. Contrairement à la plupart des « rêves de Chine » occidentaux, on évite ici à la fois l'orientalisme faussement sophistiqué ou sensualité-décadent-maniéré et la description complaisante d'un monde asiatique cruel, inhumain, incompréhensible, fourbe et menaçant pour rejoindre au contraire la joyeuse tradition du roman d'aventures taoïste, picaresque, humoristique, pourvu de héros pittoresques, pleins de bon sens et aimant la vie : une tentative réussie de donner une version moderne du roman chinois de forme classique. Au début de la série, un désastre s'est abattu sur la bourgade de Ku-Fu, après une entreprise cri-

minelle visant à détruire les récoltes de soie, et qui a également empoisonné les enfants du village. Il faut trouver la Grande Racine du Pouvoir, sorte de ginseng ultime, pour les guérir. Ayant découvert les coupables, le colosse Lou You, plus souvent appelé Bœuf Numéro Dix, et le vénérable et très sage Maître Li Kao entreprennent ensuite le long voyage de cette recherche. Mais si Maître Li est un sage, en effet, il est aussi loin d'être par trop honnête... Il entreprend donc d'initier Bœuf Numéro Dix aux multiples plaisirs du chant, du vin et de la fréquentation intime des femmes, au cours de leur quête tortueuse, semée de périls magiques ou prosaïques et de rencontres avec des personnages tous plus étonnants et mémorables les uns que les autres (incluant divinités, fantômes et un sorcier immortel), à travers dangers, voyages et labyrinthes menaçants ; ils y dissipent des fortunes aussi rapidement dépensées qu'acquises dans un déferlement d'aventures comiques ou tragiques. Le retour dans cette « ancienne Chine qui ne fut jamais », selon les mots bien choisis de l'auteur, avec ce deuxième roman riche et intelligent, joue avec habileté, humour et originalité dans les eaux du roman d'enquête policière comme des romans traditionnels de fantastique chinois. Les personnages de Maître Li (aussi brillant mais plus moralement ambigu qu'un Holmes chinois) et de Bœuf Numéro Dix doivent maintenant enquêter sur une série de décès étranges et de phénomènes surnaturels se produisant dans un monastère et une vallée hantés. Il faut ici écarter les comparaisons avec **Le Nom de la Rose** d'Umberto Eco tant les décors, l'ambiance et surtout la philosophie des personnages possèdent leur originalité propre. Même si l'on connaît un peu la Chine de l'époque, l'érudition est si approfondie qu'il est difficile, souvent, de départager le réel historique du féérique inventé. L'effet étrange, pour un Occidental contemporain, des descriptions de lieux, de mœurs, de personnages et d'institutions demeure constamment d'une nature presque aussi « fantastique » que celles des faits mythiques ou surnaturels. L'amateur d'humour, mais aussi celui d'intrigues, de mystères et de merveilleux trouvera de quoi se réjouir. Le troisième tome des enquêtes de nos deux compagnons débute par l'affaire de l'assassinat surnaturel d'un mandarin de la Cité Interdite et l'irruption d'une goule vampire pendant une exécution capitale. Le tout se poursuit avec la rencontre progressive des huit magiciens du titre, à un rythme plus effréné encore

que celui auquel nous a déjà habitué l'auteur, avec abondance de créatures monstrueuses et menaçantes, de magie, de crimes, de massacres, une course de bateaux sur un fleuve de lumière, un aubergiste meurtrier, un bourreau ivre, la Peste Noire, un homme-singe, des oiseaux qui traversent les cieux dans des flammes de terreur incandescente, des fumées d'opium et même des recettes culinaires, le tout baignant dans une verve et un allant toujours aussi réjouissants. En prime, une possible Fin du Monde pourrait attendre le lecteur au détour des pages... On le comprend déjà, c'est peut-être le meilleur livre de cette excellente série même si c'est aussi, malheureusement, le dernier. On le regrettera fort, haut et longtemps.

Graham Masterton, **Tengu**, Pocket.

Un roman d'horreur sans étonnement, mais très efficace, où apparaît une créature monstrueuse, un japonais hideusement déformé survivant de la bombe atomique mais possédé par un Tengu, le plus terrible des esprits du Mal traditionnel de la mythologie locale, qui le dote d'une force surhumaine, lui fait accomplir assassinats et meurtres divers pour ensuite entreprendre de lâcher sa terreur vengeresse sur les centrales nucléaires de l'Amérique.

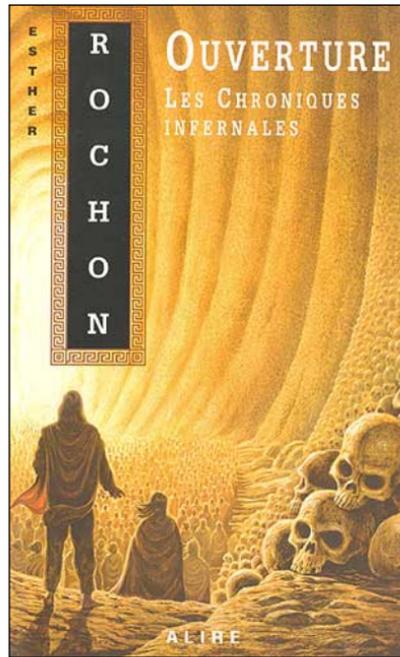
Pierre Pelot, **Hanuman : Entrez dans la légende du Dieu Singe**, Denoël.

Une bonne adaptation de la très célèbre légende par un écrivain prolifique dont l'œuvre prend de plus en plus une tendance ethnologique.

Esther Rochon, *Les Chroniques de Vrénalik* (4 volumes), Alire, Médiaspaul et La Pleine Lune et *Les Chroniques infernales* (6 volumes), Alire.

La presque totalité de l'œuvre de fantasy d'Esther Rochon, écrivaine québécoise, est influencée par sa pratique du bouddhisme tibétain et sa connaissance des mythes et légendes du pays du Toit-du-Monde. Ces livres, tous superbes, se déclinent surtout en deux grands cycles, soit la série de Vrénalik (histoire d'un archipel magique qui tient du Québec moderne, du monde des mythes amérindiens et d'une splendide utopie d'inspiration Shamballah) et celle d'un voyage dans des Enfers de conception

vraiment tout à fait bouddhistes : non définitifs, de différentes natures, situés à différents niveaux et permettant la rédemption. Cela étonne, parfois ébranle mais surtout renouvelle fort nos images et conceptions sur le sujet hérités pour la plupart de la tradition occidentale. La trame et les acteurs des deux cycles se rejoignent d'ailleurs dans le dernier volume. L'écriture est retenue mais superbe, les visions fortes et originales, les personnages inoubliables et l'auteure distille sans moralisme inutile et même parfois avec un humour discret une sagesse faussement ordinaire, une philosophie tranquille mais profonde. Une lecture pleinement recommandée.



[N.D.L.R.: L'historique de publication du *Cycle de Vrénalik* est complexe. Le cycle est actuellement constitué des romans **L'Étranger sous la ville**, Paulines (Jeunesse-pop), **Le Rêveur dans la Citadelle** et **L'Archipel noir**, chez Alire, et de **L'Espace du diamant**, à La pleine lune. On trouvera plus de détails sur les différentes versions de l'œuvre sur le site [www.alire.com](http://www.alire.com). *Les Chroniques infernales* sont constituées de **Lame**, Québec Amérique (Sextant), **Aboli**, **Ouverture**, **Secrets**, **Or** et **Sorbier**, ces cinq derniers romans chez Alire.]

## Nouvelles

Léa Silhol, « La Loi du Flocon », dans son recueil **Contes de la Tisseuse**, Naturellement.

Une très belle et poignante variation, superbement écrite comme toujours avec cette auteure, sur le « conte d'auberge » avec Femme de neige japonaise, poésie de soie, de givre et de froidure qui se réchauffe aux rêves et à l'amour vrai des amants.

Thomas Day, « La Voie du Sabre » dans André-François Ruaud (anth.), **Fées et Gestes**, Bifrost/Étoiles Vives.

De la *sword and sorcery* à la japonaise pleine de bruit et de fureur, de terreurs et de violence, dure et efficace, bien dans la manière d'une bonne partie de l'œuvre de l'auteur.

Horace Walpole, « Mi-Li : Un conte de fées chinois », dans son recueil **Contes hiéroglyphiques**, Le Mercure de France.

Une version célèbre d'un conte chinois, qui est encore considérée comme un chef-d'œuvre du genre.

René BEAULIEU



Écrivain et critique, bibliothécaire et traducteur, René Beaulieu est un membre actif du milieu de la SFQ depuis le début des années 70. Auteur de trois recueils de nouvelles, dont **Légendes de Virnie** qui lui a mérité un Prix Boréal, ancien animateur radio et libraire spécialisé, membre du CA du Grand Prix de la SFQ, il se consacre ces derniers temps à des articles et des critiques, dans **KWS**, **Bifrost** et **Solaris** ; mais n'a pas oublié l'écriture de fiction. Statistique intéressante : sa bibliothèque personnelle comporte 10 000 volumes.



# Lectures

C. Deméocq et J.-P. Bouchon (Anth.)  
**Histoires démoniaques et luxurieuses**  
Éditions Terre de Brume (Terres Fantastiques), 2002, 256 p.

Autant le dire tout de suite, comme tous les précédents ouvrages parus dans la collection dirigée par Xavier Legrand-Ferrière, celui-ci est un bel objet, loin des présentations standardisées de l'édition avec son papier légèrement ivoire et ses rabats de couverture.

Ce petit côté à l'ancienne convient parfaitement au contenu puisque nous voici en présence de nouvelles françaises du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècles jouant sur le fantastique ou l'horreur dansant la sarabande avec un érotisme aux charmes désuets. Les anthologistes, en bons connaisseurs de ces anciens crus du vignoble littéraire, ont su éviter le piège de nous offrir des vins trop madérés ou réduits à l'état de piquette imbuvable par le temps. D'ailleurs, la seule nouvelle tournant autour du vin, « La Cécube de l'An 79 » de Gustave Toudouze, ne résume-t-elle pas notre plaisir à goûter ces vieilles bouteilles avec ses arômes un peu passés mais encore délicats en bouche ?

Mais ici et là quelques textes corsés secouent le lecteur. « Les Morts se vengent » de Claude Vignon a un petit air de *Reanimator* version XIX<sup>e</sup> siècle et « L'Homme qui tue les femmes » de Camille Lemonnier, au-delà de son style un peu ampoulé, est une plongée assez saisissante, et terriblement moderne dans son propos, au cœur de l'esprit tourmenté de ce qu'on n'appellait pas encore un tueur en série.

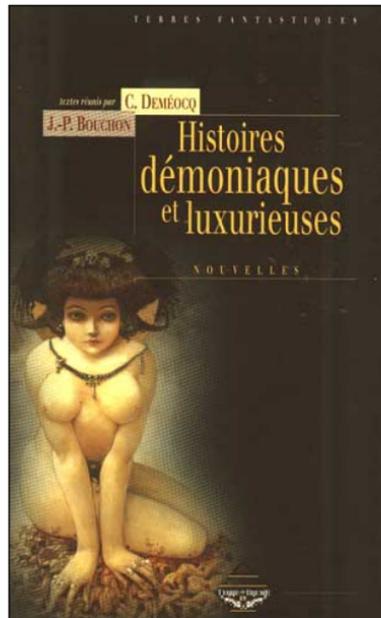
D'autres heureuses surprises attendent encore l'amateur de curiosités, comme cet « Homme aux poupées » du bicéphale Jean-Louis Renaud, petit bijou de perversité au style impeccable ou « Le Rendez-vous » de Maurice Renard, le seul auteur vraiment lié au XX<sup>e</sup> siècle de l'anthologie. Et dont on ne dira jamais assez qu'il fut un des rares Fran-

çais à égaler, quand ce n'est pas dépasser en talent et en modernité, les grands auteurs anglo-saxons de son époque, notamment en inventant soixante ans avant les James Herbert et autres Graham Masterton le thriller surnaturel avec son roman **Le Docteur Lerne**.

Hormis peut-être le court texte de J.-K. Huysmans, tellement alambiqué qu'il en devient d'une fadeur excessive, tous les autres textes de ce livre méritent à des degrés divers le détour, y compris bien sûr, les deux classiques que sont « Vera » de Villiers de l'Isle-Adam et « La Morte amoureuse » de Théophile Gautier, qu'on prendra plaisir à relire dans cette édition qui leur rend justice.

Pour résumer, un livre à ne pas manquer.

Richard D. NOLANE



Jérôme Camut

**Malhorne** Épisode 1 - Le Trait d'union des mondes

Paris, Le Serpent à plumes (Serpentaire), 2002, 520 p.

La nouvelle collection, très grand format, s'appelle le Serpentaire. « C'est le nom du treizième signe du zodiaque », nous dit le communiqué, « le signe renégat, oublié, qui fait grincer tout l'édifice. » C'est donc sous ce signe que Le Serpent à plumes publiera les littératures de l'imaginaire, « SF, fantastique, utopies, fables politiques... », nous dit encore le communiqué. Premier titre, premier volume d'une trilogie que l'on qualifie de « roman d'aventures fantastique », **Malhorne -1. Le Trait d'union des mondes**, d'un nouveau venu, Jérôme Camut, auteur français né en 1968 qui a œuvré dans le monde du cinéma et de la télévision.

2010... Des chercheurs découvrent deux statues identiques, datées de siècles différents, sur deux continents. Les recherches pour expliquer leur présence à ces endroits amènent les scientifiques à mettre en lumière l'existence d'un être hors du commun puisqu'il traverse les âges depuis la nuit des temps : Malhorne. Qui est-il, celui qui a été chef de la garde de l'abbaye de Pierrefith en France au XV<sup>e</sup> siècle, Indien kapayo en Amazonie, Américain révolutionnaire au XVIII<sup>e</sup> siècle, trisomique, moine tibétain, fils de famille au Japon... ? Personne ne le sait, mais la traque est commencée, car s'il a été présent à tous les âges de l'Humanité, il est forcément *encore* parmi nous !

Construit à la manière d'un thriller avec plusieurs trames narratives qui s'entrecroisent et proposent les points de vue de Malhorne et de ceux qui cherchent à lui mettre la main au collet, **Le Trait d'union des mondes**, malgré sa longueur, fait plutôt figure de prologue. De fait, Camut y met en place sa toile de fond, trop longuement dans les passages historiques, trop lourdement dans les dialogues – surprenant, pour un scénariste ! On ne ressort pas du livre ennuyé, mais on se dit que, tout de même, tout ça aurait pu nous être conté en beaucoup moins de pages et de personnages secondaires. Espérons que le rythme de croisière sera atteint dans le deuxième volume de la trilogie.

Jean PETTIGREW



Jonathan Carroll

**Le Bûcher des immortels**

Paris, Flammarion (Imagine), 2001, 292 p.

**Collection d'automne**

Paris, Pocket (Terreur), 2001, 282 p.

Il faudra bien un jour essayer de comprendre pourquoi Jonathan Carroll n'est pas un bonhomme comme les autres. Incomparable, inclassable, unique, il est de ceux dont le talent a ouvert une voie nouvelle dans le train-train très cartographié des littératures de l'imaginaire : une voie qui arpente les côtés sombres et mystérieux de l'existence, qui traverse un monde nourri de contes où la magie et le rêve ne sont jamais bien loin de la surface des choses. Dans ces espaces fantasmés, on pourrait chercher pendant des heures entières le mot de trop ou de travers, le dérapage trahissant la faute de goût. Point de sang ni de stupre, ici. Les romans de notre auteur ne se prêtent guère aux débordements qui caractérisent le genre outre-atlantique (et pour cause : Carroll vit en Autriche). Tout est affaire de musique et

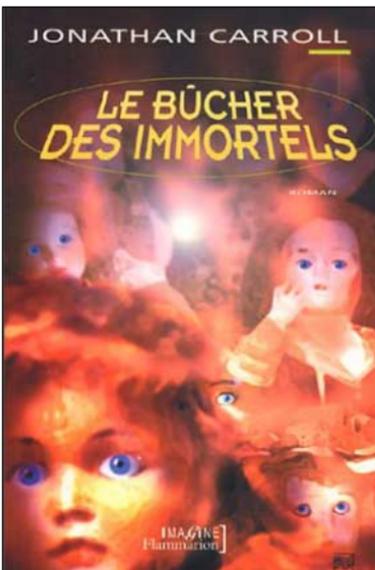
de silence. Cette puissance de composition, cette originalité de ton que vient rehausser une sensibilité tout européenne, confèrent à l'ensemble de l'œuvre une aura singulière, où le lecteur avisé ne manquera pas de se brûler les yeux (et les doigts).

**Le Bûcher des immortels** est un roman qui ne se prête guère à l'exercice du résumé. Comment rendre compte avec de simples mots, des mots humains, de ce qui se mijote là-bas, derrière le rideau les pages ? Une telle poésie, une telle verve, un tel fumet s'en dégage qu'on voudrait posséder le tournemain de son auteur pour pouvoir mieux l'écrire. C'est une histoire de vampires, certes. Mais d'un genre tout à fait original, puisque ne se nourrissant pas de sang, et ressemblant comme deux gouttes d'eau à monsieur tout le monde. Il est beaucoup question aussi de réincarnation et d'immortalité. Reste à saupoudrer d'une pincée de magie, d'un zeste de délire, d'un soupçon de désir, puis faire revenir pendant une douzaine de chapitres. Servir chaud. Déguster.

Pourtant, si l'histoire a la saveur des grands mets, c'est que tous ces ingrédients baroques se mélangent de façon très harmonieuse sous l'action d'un feu doux d'alchimiste ou de cuisinier génial. Quelque

panoplie qu'il endosse, Carroll reste fidèle à ses anciennes recettes et effets de théâtre. Là encore, il s'est ingénié à brouiller les pistes, à différer le plus longtemps possible l'adjonction du piment fantastique, en laissant croire que sa mise en scène (ou son menu, comme on préfère) n'était que la relation vague d'une passion amoureuse, avant d'opérer une coupure définitive, un renversement brutal de perspective, et d'entraîner le lecteur dans un maelström d'événements assez extraordinaires, sans qu'on soit tenté une seule fois de hausser les épaules. Certainement, parce qu'au-delà de cette trame symbolique, de ces enfilades de métaphores, de ces destins qui se croisent, de ces figures qui disparaissent et réapparaissent énigmatiquement, oui, derrière l'impression de goûter d'abord quelque soupe informe, se fait jour la certitude que le propos suit sa propre logique dont il est aisé de tirer une interrogation essentielle : comment un homme (une femme) peut-il (elle) se réaliser ? On admirera à ce titre le superbe personnage de Miranda, exemple imaginé d'une vie qui tente de se donner du sel et du sens. Il faut aussi patienter jusqu'à la dernière bouchée, les dernières miettes, pour saisir avec quelle finesse et quelle maestria Jonathan Carroll a cuisiné son intrigue, pour apprécier la touche du chef qui laisse dans la bouche ce petit goût troublant de revenez-y.

Revenons-y donc. Avec **Collection d'automne**, notre auteur apporte la preuve en dix-sept nouvelles que le talent et l'inspiration ne sont pas chez lui dédiés au seul art de la longue distance. Ouvrir ce recueil au titre si poétique (et très opportun comme on le verra), c'est plonger – ou replonger – dans une Ambiance (avec la majuscule) inimitable, c'est monter sur une des scènes les plus riches et les plus attractives du moment ; c'est succomber à coup sûr au vrai pouvoir de la lecture. Car personne ne ressort indemne du contact prolongé avec un imaginaire qui rend si bien les formes de l'indicible, qui sait si bien évoquer les paradoxes de l'existence et de la création (au sens élargi). Une fois de plus, l'élégance, l'aisance déliée du style ensorcèlera les gourmets ; cependant le texte vaut surtout par sa magie obsédante et sa prodigieuse diversité. Il y a des thèmes récurrents, certes oui ; mais toujours traités



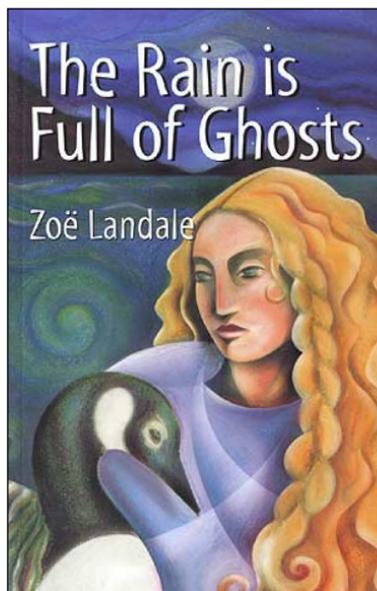
sous un angle original et chatoyant. Il y a des obsessions qui s'étalent, évidemment ; mais toujours avec une pointe d'ironie bien-venue. Que l'auteur se répande sur la nature de Dieu (« Ménage en grand »), sur la mort (« Copains comme chien »), sur l'Enfer (« Salle Jane Fonda »), sur la solitude (« Signe de vie »), ou bien encore sur l'art (« La Tristesse du détail »), la volonté de surprendre et de contourner les stratégies habituelles du genre ne tarit jamais. Mais à bien chercher on trouve davantage, un charme effrayant traverse et hante cette mosaïque brumeuse, quelque chose comme l'impression d'un déclin (déclin des êtres, des souvenirs, de la vie elle-même) entre rêve et cauchemar. Quelque chose aussi comme un sentiment d'urgence auquel il faut remédier. Où est la loi, quel est le sens ? On ne sait pas ; il y a peu d'espoir. Juste (peut-être) une chance minime de rachat.

Sam LERMITE

Zoë Landale  
**The Rain is Full of Ghosts**  
 Edmonton, The River Books, 2000,  
 244 p.

Encore un roman canadien (voir ma lecture de **Resisting Adonis**, dans le volet papier de ce numéro) et encore un roman qui m'est tombé des mains à la page 99 malgré des efforts héroïques de ma part... Sur la couverture, on compare Landale à Robertson Davies et à Margaret Laurence. Ouais, il est difficile de lâcher un roman de Davies tellement son propos, ses intrigues et ses personnages sont intéressants et originaux. Margaret Laurence a le sens de la concision et de la formule frappante, si bien que même lorsqu'elle raconte quelque chose d'ordinaire ou de déjà-vu, l'intrigue est supportable. Landale n'a malheureusement aucune de ces qualités.

Pourtant, l'écriture est correcte, les thèmes sont modernes. J'étais de tout cœur avec l'héroïne, Ingeborg, lorsqu'elle décide de quitter son copain après que celui-ci l'ait forcée à se faire avorter. Mis à part quelques scènes comme celles-là, l'intrigue avance à pas de tortue et il ne se passe finalement pas grand-chose.



Le titre fait référence au fait que Ingeborg, quand elle a des problèmes à résoudre, fait appel à un canard sauvage doué de la parole, qu'elle appelle *ghost* et qui est une émanation des membres de sa famille dont on croit comprendre qu'ils sont tous décédés, sauf son père. Ce fantôme se matérialise en fait si bien qu'il défèque sur le perron de la jeune femme. Lorsqu'elle le consulte, celui-ci se montre plutôt sarcastique et finalement peu aidant. Cela donne lieu à quelques dialogues comiques qui relèvent un peu la sauce. À la demande d'Ingeborg, le canard la transporte dans un autre monde semblable au nôtre où elle connaît des « épreuves », s'il est permis de les appeler ainsi, lesquelles possèdent probablement une signification qu'un fêru de psychanalyse saurait sûrement déceler mieux que moi. C'est le seul élément fantastique de ce roman qui appartient en fait à la littérature générale, et présente un intéressant côté documentaire sur l'existence des pêcheurs en Colombie-Britannique. Ça ne suffit pas pour soulever un roman trop commun, trop terre à terre et qui manque de piquant.

Daniel JETTÉ



## Chapitre 10

**Spider-Man** devance **Attack of The Clones** et confirme la relance des superhéros au grand écran.

par Hugues Morin [HM] et Daniel Sernine [DS]

C'est la fin du printemps et comme chaque année à cette période, les studios hollywoodiens sortent leurs productions à gros budget. Et cette saison estivale 2002 débute avec deux des films les plus attendus de l'été : **Spider-Man** de Sam Raimi et **Star Wars Episode II: Attack of the Clones** de George Lucas. Dans les deux cas l'attente n'a pas été de même nature. Par conséquent, la réaction publique à la sortie de chacun de ces deux films a été différente. Et la mienne aussi.

### Plus enchevêtré qu'une toile d'araignée

J'ai lu un peu partout que l'adaptation cinématographique de **Spider-Man** était attendue depuis dix ans, ce qui, sans être totalement faux, ne révèle pas toute la vérité. Car s'il est vrai que ce film est en projet à Hollywood depuis dix ans, les fans de la bande dessinée originale, eux, rêvent d'un film depuis bien plus longtemps que ça.

On peut s'étonner qu'Hollywood ait mis tant d'années à porter au grand écran le héros masqué, alors que dès 1978, par exemple, Warner Bros offrait une adaptation de *Superman*. Batman a aussi percé au grand écran des années avant Spider-Man, ce dernier superhéros dépassant pourtant en popularité ses confrères chez les lecteurs de *comics*.

Eh bien, curieusement, c'est un peu la faute à Stan Lee, le créateur de Spider-Man, si les choses ont tant tardé – pas nécessairement de son plein gré d'ailleurs. Un peu d'histoire s'impose ici. En 1962, Stan Lee crée Spider-Man, avec le dessinateur Steve Ditko. Lorsque Lee présente pour la première fois son nouveau superhéros, l'éditeur en chef chez Marvel n'y trouve rien de publiable. Le héros est un adolescent, les gens détestent les araignées... bref, on propose à l'auteur d'oublier le concept. Stan Lee publie tout de même sa première histoire, qui raconte l'origine des super-pouvoirs de son héros, dans **Amazing Fantasy**. De toute façon, peu de gens se préoccupent désormais de cette revue, dont on abandonnera la publication avec ce numéro 15. Toutefois, suite à l'accueil délirant réservé par les lecteurs à ce nouveau héros, Marvel change de cap et débute la publication de *The Amazing Spider-Man* dès 1963.

Au fil des ans, l'évolution du marché des *comic books* et « l'amicale » concurrence entre Marvel et DC Comics favorise diverses adaptations de leurs superhéros maison. C'est ainsi que *Spider-Man* est d'abord adapté en série d'animation pour ABC (1967 à 1970). Puis, quatre films tournés pour CBS (avec de vrais acteurs) sont diffusés en 1978-1979. Enfin, toujours au petit écran, une seconde série d'animation est produite pour la NBC en 1981-1982. Les séries animées demeureront dans les mémoires, mais pas les téléfilms. Pas plus que l'acteur personnifiant Parker/Spider-Man, Nicholas Hammond, qui fera carrière dans divers rôles secondaires de séries télé, un de ses seuls rôles au grand écran étant un rôle de soutien dans **Crocodile Dundee in Los Angeles** en 2001.

DC Comics faisant partie du même conglomérat que Warner Bros, un lien naturel favorise des adaptations de *Superman* et de *Batman*, avec chaque fois un budget confortable. Les films deviennent des franchises pour leurs producteurs respectifs : quatre longs métrages sont réalisés pour chacun.

Et voilà ce qui agace Stan Lee. Il rêve de plus en plus de voir son héros, la tête d'affiche de Marvel, adapté lui aussi au grand écran. L'éternelle blague entre lui et Jerry Siegel, à savoir lequel de Spider-Man ou Superman est le plus populaire, cesse d'être amusante lors de l'adaptation réussie de **Superman** en 1978.

Stan Lee décide donc, au début des années 80, de vendre les droits d'adaptation de *Spider-Man* au premier intéressé : Cannon Films. Première mauvaise transaction. Sans entrer dans les détails, mentionnons que la stratégie de financement de Cannon est particulière : ils vendent les droits de divers produits dérivés avant la production du film et, avec les versements reçus à l'avance, tentent de financer le film. Trop souvent, ils ne produisent même pas les films projetés, se contentant d'appâter les acheteurs de droits dérivés (qui fabriquent

et vendent des jouets malgré tout) avec des grandes annonces pompeuses de leurs films à venir. Le premier scénario proposé à Lee met en scène un Peter Parker qui se transforme en araignée géante (avec huit pattes et tout) après avoir été mordu par une araignée radioactive. Heureusement, Lee a gardé un droit de veto sur le traitement. Quelques autres scénaristes sont appelés à la rescousse du projet, que l'on prévoit alors confier à Tobe Hooper. Le projet s'enlise jusqu'en 1990, en dépit du fait que la bande dessinée *Spider-Man* est plus populaire que jamais. Ainsi, le premier numéro d'une toute nouvelle série signée Todd McFarlane devient dès sa parution le *comic book* le plus vendu de l'histoire des États-Unis.

Finalement, Cannon Films fait faillite et son catalogue est racheté par MGM qui, en échange du départ de Menahem Golan (fondateur de Cannon), lui laisse les droits de *Spider-Man* lorsqu'il crée sa nouvelle compagnie : 21st Century Films. Seconde mauvaise transaction : c'est cette compagnie qui mènera la plupart des studios hollywoodiens en cour avant que le film ne puisse être mis en production.

Car utilisant le même genre de stratégie que Cannon, 21st Century vend d'avance les droits de télévision mondiaux à Paramount Pictures et les droits vidéo à Columbia Pictures. Mais cette fois, Golan voudrait réellement produire le film (il avait déjà engagé un scénariste avec instruction d'écrire un traitement que l'on pourrait tourner pour cinq millions). Il se tourne donc vers Carolco (studio reconnu alors pour ses films à gros budget comme **Total Recall** et qui produira aussi **Terminator 2**), qui s'engage à produire un *Spider-Man* pour cinquante millions de dollars. Carolco confie le projet à James Cameron, qui agirait comme scénariste et réalisateur et on lui donne un droit de regard sur le générique du film, une clause de base dans le contrat de Cameron.

Entre temps, Warner produit avec succès l'adaptation de **Batman** et annonce la préparation d'une suite. En août 1990, les fans commencent donc réellement à croire à l'imminence d'un film adapté de *Spider-Man*. On voit même l'apparition de divers objets comme des porte-clés annonçant le film de Cameron pour 1993.

Le problème suivant survient lorsque Cameron insiste pour ne pas créditer Golan comme co-producteur puisque son nom est synonyme de mauvais films à petit budget (pour être poli). Hélas, ce dernier s'est assuré lors de son entente avec Carolco que ce détail n'est pas négociable. Le projet est mis en veilleuse le temps de régler ce litige, alors que les versions du scénario se succèdent.

Mais, en 1993, Carolco, en difficulté financière après le peu de succès de quelques films coûteux (dont **The Last Action Hero**), vend ses droits sur *Spider-Man* à MGM. Dans les années qui suivent, une bataille juridique s'engage entre MGM, Paramount, Columbia,

21st Century, Carolco et Marvel. Tout le monde poursuit *littéralement* tout le monde, une incroyable et très longue histoire que je résume ici en quelques lignes. L'enjeu est plus important que prévu car le marché des films à gros budget a évolué au fil des ans. Chaque studio rêve d'une franchise à la *James Bond* ou à la *Star Wars*, et *Spider-Man* semble avoir un potentiel de franchise et de produits dérivés importants.

Pour finir, 21st Century, Carolco et Marvel font tous faillite et c'est la consternation chez les fans de *Spider-Man*.

Surprise ! C'est à ce moment que les choses se précipitent. Car de toutes les compagnies reliées au Groupe Marvel, l'une survit, récupère le catalogue des *comic books* et relance la compagnie. Cette nouvelle Marvel s'associe à Sony Pictures, propriétaire de Columbia, pour reprendre le projet de *Spider-Man* au grand écran. Carolco et 21st Century n'étant plus de la partie, la bataille des droits se déroule donc entre Paramount, MGM et Sony.

Sony a alors un autre litige en suspens avec MGM concernant les droits de *James Bond*. En effet, Columbia détient une parcelle des droits de Bond après son achat du roman **Casino Royale** (produit en 1967) et se propose d'utiliser cette parcelle pour lancer sa propre série de *James Bond* ou bien récupérer une partie des profits réalisés sur la série principale de MGM. Les deux studios s'entendent hors cour. Le résultat en est le rapatriement des droits de Bond chez MGM alors que Sony récupère les droits de *Spider-Man* détenus par MGM, incluant les traitements antérieurs et le scénario de James Cameron. La position de Paramount est plus faible, puisqu'ils n'ont acquis que les droits de télévision du projet de 21st Century et que le contrat a une date d'échéance clairement établie.

Ainsi, après plus de vingt ans d'annonce, de controverse, de rumeurs et de batailles judiciaires, Sony annonce enfin la mise en production de son **Spider-Man**. Il est amusant de noter que plus d'une quinzaine de scénaristes ont travaillé sur les différentes versions du scénario. Le scénariste crédité au générique, David Koepp, ayant le droit légal de piger dans les versions antérieures détenues par Sony, il devient alors pratiquement impossible de savoir exactement qui a eu quelle idée dans le résultat final. On en attribue plusieurs à Cameron, mais il avait aussi quelques prédécesseurs. Sans oublier qu'au moins deux autres conseillers ont travaillé après Koepp sur la version qui a été tournée par Sam Raimi, cette version qui est sortie dans nos salles en ce début de mai 2002.

### **Spider-Man : Plus de bons choix que de mauvais.**

L'appréciation d'un film adapté de matériel culte dépend beaucoup de votre propre expérience avec l'œuvre originale. Disons

d'emblée que **Spider-Man** est un très bon divertissement et que j'ai trouvé que Raimi avait fait des bons choix.

J'aime bien la performance de Tobey Maguire dans le rôle titre. Il offre un jeu plus subtil que plusieurs jeunes acteurs plus populaires que lui. On se souvient de son excellente performance dans **Wonder Boys** par exemple. Il est parfaitement crédible en Peter Parker tel que l'amateur de la série animée et de la bande dessinée l'imaginait, même si on a modernisé un peu le personnage.

J'aime encore plus la performance de Willem Dafoe en Osborne/Goblin. Dafoe est lui aussi un acteur dont le talent dépasse la renommée et il offre quelques-unes des meilleures scènes du film. J'aime particulièrement la scène du miroir (clin d'œil à **Evil Dead II**?). Par contre, le costume que l'on a concocté pour le Green Goblin est trop rigide, trop statique, trop « Batman Forever » à mon goût. Il nuit à l'intensité du personnage créé par Dafoe, dont on ne voit plus que les yeux. Je préfère nettement le costume de Spider-Man, plus respectueux du personnage dessiné, plus crédible aussi. L'idée qu'il ne trouve pas son nom lui-même est aussi un ajout intéressant.

Kirsten Dunst est très bonne dans le rôle de Mary Jane: elle remonte dans mon estime (qui était très basse après son **Bring It On**). Par contre, même si j'en comprends les raisons, je n'apprécie pas que l'on ait fondu plusieurs personnages féminins de la bande dessinée en un seul, et qu'on en ait fait une voisine d'enfance de Peter. Le scénario aurait pu difficilement faire autrement dans un film de deux heures, mais ça m'a agacé. Pire, ça contribue à diminuer l'intensité et la force de certaines scènes directement tirées de la bande dessinée, comme celle où Spider-Man doit choisir entre la fille dont il est amoureux (Gwen dans la BD, Mary Jane dans le film) et le téléphérique rempli de gens. On notera que dans le film, il n'a finalement pas eu à faire de choix.

D'autres petites modifications de ce genre, parfois inutiles, contribuent à diminuer la force des personnages. Dans le film, on donne une raison à Peter pour ne pas intervenir lors du vol des recettes de la soirée de lutte (le promoteur ne lui paye pas son dû) alors que, dans l'histoire d'origine, il n'avait aucune autre excuse que de ne pas vouloir s'en mêler. Le sentiment de culpabilité était encore plus fort après coup. D'autres changements par rapport à la bande dessinée sont judicieux (j'ai toujours trouvé fort étonnant que le voleur choisisse la maison de l'oncle Ben pour faire un cambriolage – coïncidence trop forte dans une ville comme New York).

J'aime beaucoup que le scénario respecte les origines du mythe, tout en le modernisant. L'araignée génétiquement modifiée est plus représentative de notre époque que celle transformée par les radiations, responsables de tous les maux dans les années soixante. L'idée

(controversée et je me demande pourquoi) du fluide organique est bien plus ingénieuse que l'explication de la BD, où c'est Peter qui invente les outils et la colle spéciale en question. Comme les araignées produisent organiquement leur toile, je trouve que le film corrige l'une des plus grandes faiblesses de la bande dessinée.

J'adore le personnage de J. Jonah Jameson, encore plus savoureux que celui de la BD et de la série animée ! On en redemande !

La seule véritable faiblesse de **Spider-Man** est un manque d'intensité dramatique, à certains moments. J'attribue cette faiblesse à trois éléments majeurs. Premièrement, la fusion des personnages féminins, qui attribue à Mary Jane trop de caractères différents. Ensuite, le manque de vertige que l'on devrait ressentir lorsque l'on suit Spider-Man au-dessus des rues de New York. L'animation est correcte ; elle aurait dû être vertigineuse. Enfin, la réalisation soignée mais prudente de Sam Raimi, dont les trois derniers films démontrent une meilleure maîtrise technique mais moins d'intensité que ses premiers films.

Bref, **Spider-Man** est un excellent divertissement, et qui laisse espérer encore mieux dans la suite déjà annoncée pour 2004, avec la même équipe devant et derrière la caméra. Et préparez-vous, ce nouvel opus ne sera pas le seul film de superhéros que vous verrez prochainement, puisqu'après le succès de **X-Men** en 2000, **Spider-Man** a définitivement confirmé la mise en chantier de « X-Men 2 », « The Fantastic Four » et « The Hulk ». [HM]

## Star Wars Episode II - Attack of the Clones : Divertissant et satisfaisant

Bon, autant l'avouer d'entrée de jeu : je suis un fan de *Star Wars* depuis longtemps. Je suis même en quelque sorte né à la SF avec **The Empire Strikes Back** en 1980. Ainsi, c'est maintenant avec des sentiments confus que j'accueille un nouvel opus de ma série culte de SF.

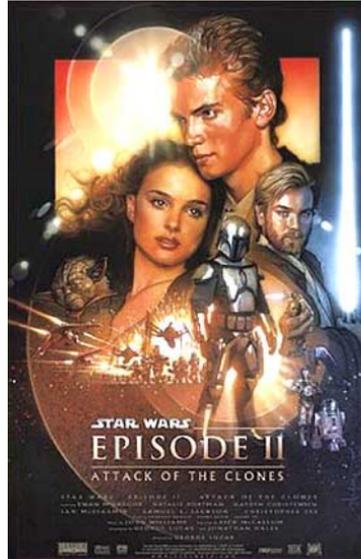
D'abord, oui, l'excitation. Pas aussi forte que celle qui a précédé la sortie de **The Phantom Menace**, puisque, d'une part, l'attente a été moins longue et que, d'autre part, l'épisode 1 s'était avéré le film le plus faible de la série.

Ensuite, de la crainte. Crainte, car je ne suis plus l'ado que j'étais à la sortie d'**Empire** ou le jeune fan de l'époque de **Return of The Jedi**. Mon expérience de cinéophile et de lecteur de SF n'est plus la même, mais surtout, j'ai toujours un peu peur que Lucas gâche tout, comme trop de suites banales ont fini par gâcher l'image/le souvenir que nous avons d'excellents films. Comme **Alien**, par exemple.

Enfin, de l'exaspération. D'avoir à supporter (c'est le mot), la campagne médiatique clinquante qui entoure désormais chaque

nouveau *Star Wars*, avec plus de produits dérivés que les gens sont prêts à acheter et des « pièces de collection » limitées à des centaines de milliers d'exemplaires ! Exaspération aussi d'en voir trop avant de voir le film lui-même, avec toute la série de bandes-annonces distribuées au cours des derniers mois. J'ai pris la peine de n'en voir qu'une seule, la première, où la respiration de Vader sert de fond sonore. Enfin, mon exaspération a atteint un sommet suite à mon implication dans les affaires de l'industrie et les longues et pénibles négociations avec LucasFilm/20th Century Fox (ce qui s'était également produit lors de la sortie de **The Phantom Menace** en 1999).

Pour justifier que **Attack of the Clones** sortait sur moins d'écrans que **The Phantom Menace** ou **Spider-Man** et pour concéder à l'avance le fameux record du meilleur week-end d'ouverture au *box office*, Lucas a spécifié qu'il ne faisait pas de films pour l'argent ou les records, mais pour raconter des histoires que les gens aimeraient voir. Certains médias, embrouillés par ses propos techniques, ont dit que Lucas exigeait la certification THX pour jouer **Attack of the Clones** en primeur et que peu de salles avaient cette certification technique. Ce qui est totalement faux : LucasFilm/Fox ont exigé, comme pour **The Phantom Menace**, d'offrir le son digital, ce que la grande majorité des salles sont en mesure d'offrir. Si plus de 90 % des cinémas indépendants du Québec, et même le géant Famous Players au Canada, ont refusé d'ouvrir le film ou l'ont ouvert en prenant une quantité très limitée de copies, c'est seulement à cause des conditions exigées par la Fox, jugées déraisonnables et exorbitantes par les propriétaires et programmeurs. Dans un cinéma indépendant moyen de région, le contrat de LucasFilm exigeait de jouer le film huit semaines minimum dans la plus grande salle, avec des pourcentages de remise des recettes d'au moins 70 % pour les trois premières semaines. Comparons avec **Spider-Man**, pour la même période, film également très attendu : on demandait 70 %, 60 % et 50 % pour ses trois premières semaines, laissant le choix au propriétaire de la salle de déplacer le film dans une plus petite salle si la fréquentation diminuait. LucasFilm prévoyait des pénalités si le film était déplacé, même si les recettes n'étaient pas au rendez-vous,



et même après six ou sept semaines, ce qui empêchait d'ouvrir toute primeur pour deux mois dans la plus forte saison de l'année (puisque les autres distributeurs aussi veulent ouvrir dans les grandes salles pour leur première semaine). Au moment d'écrire ces lignes, les recettes en grande baisse du troisième week-end de **Attack of the Clones** ont donné raison aux programmeurs.

Et voilà où sont les priorités de LucasFilm et Fox, qui veulent seulement raconter des histoires que les gens aiment voir.

Ce genre de négociations gruge beaucoup du fan en vous ! Ainsi, **Attack of the Clones** est le premier film de la série que je ne vois pas dès sa soirée d'ouverture (j'ai même vu **The Phantom Menace** quatorze jours avant sa sortie). Pire, j'ai vu le film plus tôt que prévu pour pouvoir rédiger cette chronique avant ma date de tombée, un comble pour un fan, non ? Et je ne suis pas le seul en Amérique à avoir attendu avec plus d'impatience la sortie de **Spider-Man** puisque, les recettes le confirment, le film de Raimi a (pour le moment) fait plus d'argent, plus rapidement et ses recettes se sont déjà maintenues plus longtemps à un haut niveau que le film de Lucas.

Une fois tout ceci remis en contexte, je peux maintenant avouer en toute franchise, et avec un peu de honte... que j'ai bien aimé **Attack of The Clones**. Je me demande encore pourquoi Lucas a choisi ce titre alors que, dès le film original de 1977, Obi-Wan Kenobi lui fournissait déjà un titre parfait : « *The Clone Wars* ». Peu

## Roxanne : Star Wars 1 ou 2 ?



Le premier offrait des  
cannettes de liqueur  
avec les personnages,  
ça prend trop de place  
et c'est pas écologique.  
Le 2 les offre en  
morceaux de casse-tête  
en plastique dans les chips,  
c'est plus écologique !  
George s'améliore,  
selon moi...

Mario 2002

importe: j'ai passé un excellent moment pendant les quelque deux heures et demi que dure le film. Ce n'est pas un « grand » *Star Wars*, mais, sérieusement, qui s'attend encore à ce que George Lucas atteigne le niveau de **The Empire Strikes Back**, ou du premier film de 1977? Pas moi. On a tendance à oublier qu'**Empire** n'a pas été scénarisé et réalisé par Lucas. (Pour les puristes, spécifions que nous savons bien qu'en tant que producteur de la série Lucas a suivi de très près le travail de ses réalisateurs et qu'il a collaboré étroitement aux scénarios, mais il n'en demeure pas moins que **Empire** est teinté de la vision de Irvin Kershner et, surtout, des dialogues de Leigh Brackett et Lawrence Kasdan.)

Ceci dit, *Episode II* propose une histoire à la fois plus intéressante, plus complexe et mieux rythmée que **The Phantom Menace**. Il est plus facile de s'identifier et de s'attacher à un Anakin jeune adulte qu'au garçonnet du film précédent. Son caractère fougueux, impatient et colérique est déjà un atout – j'avais peur que cet opus ne soit qu'une histoire d'amour, ce qui aurait pu être désastreux car certains dialogues entre Padme et Anakin sont *vraiment* mauvais! Autre qualité, on ne peut pas ignorer le degré d'humour bon enfant du film – ici provenant autant d'Obi-Wan et Anakin que des fidèles clowns-droïdes R2-D2 et C-3PO. Cet humour, sans être au niveau des épisodes de la première trilogie, manquait cruellement à **The Phantom Menace** – de loin le plus sérieux de la série.

Enfin, considérant que le film s'inscrit dans une série, il fonctionne mieux que je ne l'avais espéré. L'intrigue globale (politique, Jedis, Sith, etc) est de bon présage pour le prochain épisode. Et puis on dira ce qu'on voudra, même après 20 ans, j'ai encore bien du plaisir à voir toutes ses batailles au sabre-laser, moi! [HM]

### Frailty: Titre fragile, scénario solide

J'avoue que la pertinence du titre de **Frailty** n'est pas évidente au premier abord (ni au second): les personnages, au contraire, font preuve d'une force de caractère peu commune, pour le meilleur et pour le pire.

Dans une petite ville états-unienne, un père veuf (Bill Paxton), soudain bénéficiaire d'une révélation divine, se donne pour mission de tuer des « démons » qui, aux yeux de ses deux fils (onze et treize ans), ne sont que des citoyens ordinaires. Justicier religieux aux méthodes de tueur en série, l'homme use de séquestration, de hache et d'enterrements clandestins, sous les yeux de ses rejetons qu'il recrute comme aides bourreaux, l'un tout prêt à croire son père, l'autre révolté par ces actes. La mise en scène est heureusement fort sobre et elliptique sur les aspects sanglants de l'affaire.



Le film commence par la visite de l'un des fils, devenu adulte (Matthew McConaughey, au jeu très retenu ici) venu avouer tout le drame à un inspecteur de police, car les meurtres ont récemment repris. Le film presque en entier se déroule en *flashbacks* à partir du récit du fils Meiks. En dire davantage serait déflorer le sujet, toutefois il me faut ajouter que le film, avançant un bon moment sur la corde raide, déclare son appartenance au fantastique vers la fin, ce qui justifie qu'on en parle dans **Solaris**.

Vous connaissez Bill Paxton, non pas comme réalisateur (c'est son premier film à ce titre) mais comme acteur, même si peut-être vous n'êtes pas sûr de son identité. Il a joué dans plusieurs films, pas tous remarquables, mais si vous avez vu l'excellent **A simple plan** (de Sam Raimi, avec Bridget Fonda et Billy Bob Thornton) et **Apollo 13**, ainsi qu'**Aliens** et **Terminator**, vous devriez le replacer. Acteur sobre et efficace, réalisateur de la même eau : avec un sujet pareil, il aurait pu basculer dans divers excès (surtout qu'il a joué dans **Brain Dead** !). Au contraire il parvient à faire passer l'horreur par la mise en scène (rappelant *The X-Files* par moments) et par le regard des jeunes témoins (les petits acteurs s'en tirent honorablement : pas évident de rendre la réaction de gamins aux actes sanguinaires de leur illuminé de père...).

Le film n'est pas resté très longtemps sur les grands écrans, néanmoins vous ne regretterez pas de louer la cassette (il faut que je m'habitue à dire : « le DVD » !). [DS]

### The Gift: Scénario correct, distribution solide

La sortie de **Spider-Man** est peut-être l'occasion de glisser un court mot à propos du précédent film de Sam Raimi, dont nous n'avions pas traité ici faute de l'avoir vu en salle à la sortie l'an dernier. Sur un scénario signé Billy Bob Thornton, **The Gift** est un suspense fantastique lent, assez typique de ce que je qualifie maintenant de période « post-**Sixth Sense** », dont le scénario s'amuse à déjouer vos hypothèses avec un succès mitigé. Le nombre restreint de suspect dans cette histoire de meurtre limite les possibilités de retournements majeurs. Mais l'aspect le plus intéressant de l'histoire n'est pas tant l'identité du coupable et la façon dont on la révèle, mais plutôt le traitement du don de clairvoyance de son personnage principal, joué avec justesse par Cate Blanchett. Sam Raimi signe une réalisation sans bavures, mais aussi moins inspirée que pour ses films précédents (je me souviens encore de l'intensité dramatique de **A Simple Plan**, dans un registre similaire).



L'ambiance froide et déplaisante de la vie en petite ville est assez bien rendue et malgré un accueil plutôt tiède, **The Gift** offre tout de même un certain nombre de scènes fortes et sa distribution de luxe (et solide) ajoute à la valeur du film (citons par exemple Keanu Reeves, Hilary Swank, Giovanni Ribisi et Katie Holmes dans des rôles secondaires). [HM]

### Resident Evil: Un bon film de zombie !

N'étant ni un amateur de films de zombie, ni un fan du jeu vidéo dont le film est tiré, j'avais noté la sortie de **Resident Evil** avec indifférence. Certains bons commentaires de copains (dont Joël Champetier) et la présence de Milla Jovovich dont j'ai souvent apprécié les performances (**The Fifth Element** et **La Messagère**, par exemple), m'ont convaincu d'aller voir le film en salles, mais malheureusement pas à temps pour ma chronique de **Solaris** 141. J'en glisse donc un court mot ici, puisque le film sera bientôt disponible en vidéo et qu'il vaut largement le détour.

Car même s'il s'agit d'un film de série B, son scénario solide et sa réalisation originale en font un produit qui se classe largement au-dessus de la moyenne des films de ce genre. On n'y prend pas le spectateur pour un idiot et j'ai été agréablement surpris du sérieux du traitement et de l'interprétation – ce qui est de plus en plus rare

en horreur de nos jours. Et même s'ils n'inventent rien de spectaculaires (on pense à **The Matrix** ou encore à **Cube**), les effets spéciaux sont compétents et efficaces. Si vous êtes amateur du genre, vous devriez adorer, sinon, vous serez agréablement surpris. [HM]

### E.T. 20<sup>e</sup> anniversaire, Lord of The Rings, etc.

Je n'ai pas vu **E.T.** nouvelle mouture, en partie parce que l'occasion ne s'est pas présentée et en partie parce que je ne voulais pas gâcher le souvenir (bon) que j'ai de ce film, surtout après avoir appris que 1) la scène avec Harrison Ford, coupé du montage d'origine, ne faisait *pas* partie des nouvelles scènes de ce montage-ci et que 2) on avait remplacé le E.T. de certaines scènes par une créature animée numériquement – l'idée à elle seule m'a donné des frissons dans le dos.

Je ne discute généralement pas des sorties vidéos ou DVD, et ne cherche en rien à en faire la promotion, mais étant donné l'importance de ce film et compte tenu du matériel qu'il propose d'offrir, je conclus cette livraison de « Sci-néma » en annonçant que **The Fellowship of The Ring** se verra offrir deux sorties en DVD. Une première en août (deux disques) offrant plusieurs heures de matériel inédit, puis une seconde en novembre (quatre disques!), contenant un montage du réalisateur offrant plus de 30 minutes coupées du montage d'origine, au moins six heures de matériel inédit et quelques scènes de « The Two Towers » qui doit sortir en décembre 2002. Les fans sont prévenus. [HM]

### Hugues MORIN et Daniel SERNINE

- Nouvelliste, rédacteur, micro-éditeur et ancien coordonnateur de la revue **Solaris**, Hugues Morin œuvre principalement dans le milieu du cinéma depuis 1998. Il habite présentement Vancouver, en Colombie-Britannique.
- Romancier et nouvelliste, directeur de la revue **Lurelu** et directeur littéraire de la collection Jeunesse-Pop (Médiaspaul), Daniel Sernine est aussi un des plus fidèles collaborateurs de **Solaris**, revue à laquelle il participe depuis 1975.

**Solaris** est une revue publiée quatre fois par année par Les Publications Bénévoles des Littératures de l'Imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spohner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 142 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 142 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juin 2002

© Solaris et les auteurs